

PAULE CONSTANT

**Un monde
à l'usage
des Demoiselles**

nrf

GALLIMARD

A ma fille,

« ... les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde; celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait; la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol; et la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. »

CHARLES PERRAULT,
La belle au bois dormant.

PROLOGUE

Le monde fait injure aux femmes. Dans les livres, les hommes leur ont déclaré la guerre. La tête un peu renversée sur le dossier de sa chaise, la jeune femme sent la tristesse lui poindre le cœur, lorsqu'un rayon de soleil lui fait lever les yeux. Dans un resplendissement de lumière, trois dames « couronnées de très souveraine révérence » lui apparaissent. La première tient dans sa main un miroir, la deuxième une règle, la troisième un vase d'or fin. Raison, Justice et Droiture la consolent et lui annoncent qu'elles ont été envoyées du ciel pour l'aider à bâtir la Cité des Dames, qui servira de refuge aux dames vertueuses « par si longtemps délaissées, décloes comme champ sans haie et vaincues par défaut de défense ». Cette cité durera éternellement, le mortier en sera incorruptible. Raison creusera les fondations, Droiture construira les maisons, les palais et les temples, Justice achèvera la cité, et la fermera par des portes prises au ciel...

UTOPIA

En écrivant *La Cité des Dames*, Christine de Pisan¹ exprime de façon éblouissante le rêve essentiel et mythique d'un monde absolument féminin, gouverné par les femmes, dont les sociétés et les âges les plus différents ont rêvé, des Amazones de l'antiquité aux Précieuses du temps classique, en passant par les Dames courtoises des cours d'amour. Pays imaginaires, villes idéales, châteaux splendides, couvents paisibles ou simples ruelles, Utopia est un monde dans le monde. Elle se protège en se fermant à l'univers hostile qui ne

reconnaît pas la spécificité de ses désirs et de ses valeurs; elle s'ouvre à une élite car s'il n'est pas question de se fermer à tous les hommes il est encore moins question d'accueillir toutes les femmes. Les utopies masculines sont égalitaires, l'utopie féminine reste aristocratique, et envisage moins de faire une communauté de femmes qu'un cénacle de Dames.

En marge de ces constructions radicales, l'éducation des Demoiselles, expression la plus glorieuse de l'éducation des filles, a réalisé de façon insidieuse mais continue au cœur de l'univers masculin la plus affirmée et la plus constante des utopies féminines. Exprimée simplement dans le tête-à-tête domestique, ou splendidement dans le faste des grandes organisations conventuelles, elle satisfait la plus lointaine des revendications que font entendre les femmes, la plus immuable aussi, le besoin et la volonté d'éducation. Parce qu'elle s'adresse à la part la plus oubliée de l'humanité mais dans sa fraction la plus agissante, elle est le lieu stratégique de l'engagement dans l'histoire. Elle est une utopie révolutionnaire d'une société unifiée, pacifiée, organisée par les meilleures de ses femmes pour les meilleures de ses filles.

Parce que le projet de l'éducation des filles appartient d'abord à l'Église qui en a fixé les grandes lignes en fonction d'une image de la femme et de la mère chrétienne, la Vierge, on a imaginé que l'éducation des filles était incluse dans un projet plus largement masculin qui l'aurait réduite à n'exister que pour satisfaire les exigences d'une société dominée par les hommes. Les femmes, mères, éducatrices, qui auraient suivi à la lettre les instructions venues d'en haut, brodant et rebrodant sur un canevas qui leur échappe, n'auraient tiré leur originalité que du détail. Un tel point de vue, qui ne dissocie pas la pensée masculine de la pensée chrétienne, fait peu de cas de l'action véritablement libératrice de la religion et même de l'Église² envers des femmes que l'antiquité avait délibérément ignorées, et méconnaît l'influence réelle des hommes, philosophes ou autres, dans le projet éducatif féminin, auquel ils n'ont accordé qu'une attention partielle ou distraite, la plupart du temps en rapport avec le mariage ou le rôle de la femme dans le foyer³. Cela conduit à penser que si l'homme, en tant qu'individu, a pu jouer un rôle dans l'élaboration de cet univers, ce fut souvent à titre d'objet.

Le génie féminin a été de s'emparer de l'organe essentiel du

pouvoir et du rêve, l'éducation, et accessoirement de l'instruction, dans un monde obnubilé par le sort de ses fils qui avait abandonné ses filles aux mains maternelles. L'éducation est une histoire de mère à fille, de Dame à Demoiselle, de femme à jeune fille. Sa transmission, toujours intime, est restée longtemps secrète. Les premiers enseignements qui nous sont connus, telle l'*Instruction* d'Anne de Beaujeu à sa fille Suzanne à la fin du xv^e siècle⁴, définissent une initiation particulière qui repose sur un code de sagesse mondaine et rappelle les devoirs religieux et les devoirs de l'État. Il s'agit d'une longue tradition que l'on retrouvera au xvii^e siècle dans *Le Règlement* donné par la duchesse de Liancourt à sa petite-fille la princesse de Marsillac⁵, au début du xviii^e siècle dans l'*Avis d'une mère à sa fille* de madame de Lambert⁶ et un peu plus tard dans *Les Conversations d'Émilie* de madame d'Épinay⁷ ou dans *Adèle et Théodore* de madame de Genlis⁸.

L'utopie féminine est maternelle. La mère est à la base de l'organisation du monde éducatif, non par le corps, le lait ou les larmes, qui la bornent, mais par l'esprit, l'âme et le cœur qui la rétablissent dans toute sa puissance et dans toute sa gloire. L'éducatrice, à travers l'image de sainte Anne apprenant à lire à la Vierge, devient pour les femmes de l'âge classique le modèle maternel par excellence. Au-delà du pouvoir absolu qu'elle exerce directement, dans sa maison sur sa fille, dans son couvent sur ses élèves et sur les femmes qui l'aident dans sa tâche, la mère-éducatrice récupère par l'éducation toutes les formes d'action possibles. Le monde éducatif est un monde complet qu'elle prend en charge dans sa diversité comme dans sa totalité, du cœur au corps, de l'esprit à l'âme. L'exercice de l'éducation lui ouvre tous les domaines de toutes les compétences. Comme chaque maison particulière relève du pouvoir de la Dame, chaque maison d'éducation prend l'esprit de sa supérieure ou de sa fondatrice. Port-Royal est intimement associé à sœur Angélique Arnauld⁹, Saint-Cyr à madame de Maintenon¹⁰, Bellechasse à madame de Genlis, Écouen à madame Campan¹¹, le Sacré-Cœur à madame Barat¹²... Il existe à l'intérieur de chaque établissement un culte de la fondatrice : elle est l'âme du lieu, échappe à l'influence des souverains, des bienfaiteurs et autres directeurs de conscience. Elle se situe entre le monde des hommes et le monde divin, exerçant une maternité décuplée. Elle règne sur les maîtresses et les élèves,

doublément soumises par la loi et par le cœur. Son crédit est inouï, son prestige absolu, son pouvoir immense.

LA NAISSANCE DU PRINTEMPS

Ce sont en effet les éducations collectives ou semi-collectives, parce qu'elles ont érigé en règle ce dont les éducations domestiques avaient eu depuis toujours l'intuition, qui ont installé l'utopie dans la réalité, en construisant la cité des Dames dans le monde des hommes. Au début du XVII^e siècle, la maison d'éducation est encore à imaginer¹³. Il faut lui trouver une situation, la dessiner et l'édifier, non plus en fonction de Dieu comme les couvents, ni en fonction du monde comme les châteaux, mais en fonction de l'éducation. Il convient d'y organiser la vie, de définir ses règles, d'y apprivoiser le temps, et dans un long et minutieux inventaire de nommer chaque objet de ce nouvel univers. Il faut inventer les maîtresses, ni tout à fait des religieuses, ni complètement des laïques et pour cela établir un « quatrième vœu » commun à toutes, celui d'éduquer. Alors devant tant de perfection, il ne restera plus qu'à inventer la jeune fille.

La plus grande conquête de l'éducation, c'est d'avoir introduit la jeune fille dans un monde où elle n'avait pas sa place et de l'avoir présentée à la société et aux femmes comme la forme parfaite de la féminité. La jeune fille est la création supérieure de la femme, création vivante d'un sexe interdit de création abstraite, création collective d'un sexe qui se révolte de n'exister que par rapport à l'enfance et à la génitalité, création particulière à chaque femme qui réalise dans sa propre fille son chef-d'œuvre. Entre l'enfance et l'entrée dans la vie, les femmes ont ouvert par charité pour les filles un espace temporel de plus en plus largement réservé à leur initiation particulière. Au XVI^e siècle, entre le temps de l'enfance dont l'échéance est fixée imperturbablement à l'âge de raison et celui du mariage généralement arrangé autour de la puberté, il n'y a guère que quelques printemps. Au milieu du XVII^e siècle la jeune fille de Saint-Cyr a une durée d'existence prodigieuse pour l'époque puisque son éducation est prévue jusqu'à vingt ans. Au XVIII^e siècle, les romans en témoignent, la jeune fille a conquis son droit à l'existence. Le désir d'allonger éperdument la période qui va de l'enfant, relevant

de l'animalité, à la femme, compromise par sa relation avec l'homme, ou de raffiner jusqu'à l'édulcorer la nature de ce nouveau personnage, conduit le XIX^e siècle à la création de la vieille fille, ce cauchemar de jeune fille.

Les maisons d'éducation, comme certains châteaux éducatifs, n'ont pas été les lieux carcéraux et obscurantistes que l'on a voulu imaginer avec complaisance et les jeunes filles n'ont pas été les rêveuses inutiles au monde et à elles-mêmes que toute une littérature de libération a voulu plaindre. Le couvent est le lieu de l'initiation à une féminité active. Instruites de leur différence, ce qu'apprennent les jeunes filles sous la direction des femmes qui ont fait leurs armes de façon extraordinaire, c'est à conquérir le monde entre les pièges des hommes et les traquenards de la société. Pendant tout le temps de leur éducation, des éducatrices guerrières et créatrices ont armé leur corps, affermi leur esprit et trempé leurs âmes.

Ce n'est point une victime que les éducatrices espèrent rendre au monde, mais une femme à qui l'on a ouvert les yeux et qui n'a pas besoin de la vie pour apprendre ce qu'elle sait déjà sur le bout des doigts. Contre la société, on l'a munie d'une politesse sans défaillance qui l'empêchera de se découvrir; contre les hommes, on lui a donné le goût de la vertu et on l'a aidée à régler une sensibilité qui pourrait la rendre vulnérable, on l'a détournée de l'amour et on lui a brossé le tableau effrayant de tous les ravages de la passion destructrice; contre l'ennui d'une existence futile, on lui a ouvert un champ d'action proprement féminin en lui dressant les devoirs infinis de la charité qui doivent absorber toute sa vie de femme. On l'a enfin préparée à sa tâche d'éducatrice en lui confiant non une poupée, mais une petite fille vivante, une orpheline, pour faire avant l'heure le brouillon de sa maternité. Pour les Demoiselles, le bonheur, mot d'ailleurs vide de sens, n'est pas dans le futur, par rapport aux hommes dans une société à leur image, mais dans le passé, près des femmes qui avaient créé le monde à leur usage. Mais pour les âmes bien nées, l'exil ne dure jamais que le temps de mettre au monde une nouvelle Demoiselle.

LE CHEMIN DE LONGUE ÉTUDE

La difficulté est grande pour notre monde, dont les valeurs sociales se sont tout entières réfugiées dans l'instruction, de faire la part entre ce qui revient à l'éducation et à l'instruction, dans les siècles passés. L'instruction des filles est un phénomène relativement récent qui se manifeste à partir du XVI^e siècle, au moment où se pose la question de l'accès des filles à la culture humaniste. Ce qui est alors nouveau, c'est le désir de structures ou de programmes spécifiques pour enseigner ce qui avait toujours relevé de la transmission directe entre la mère et la fille, de l'apprentissage familial ou mondain. En fait l'instruction des filles relève d'un nouveau comportement culturel et marque, de façon frappante à partir du XVII^e siècle, le passage d'une civilisation orale, avec tout ce que cela comporte de traditions et de savoir-faire dont les femmes tiennent le dernier bastion, à une civilisation de l'écrit proprement masculine.

L'insertion des filles dans le monde de l'écrit par l'intermédiaire de l'école ou même d'un programme d'instruction ne s'est pas faite sans réticences, puisqu'au moment même où l'on suggère une scolarisation et un programme minimum de connaissances, le droit de regard reste encore à la famille et spécialement à la mère. Pour la Demoiselle, il n'y aura alors de maître ou de couvent que si la mère est défaillante. La lutte entre le couvent et la famille, qui rebondit tout au long du XVIII^e siècle, et qui tranche en faveur de la famille, montre bien que ce couvent, qui doit tant apporter à la jeune fille, ne lui apporte rien parce qu'il la coupe de sa source principale d'instruction et de son milieu naturel d'éducation. Il faut que le couvent se mondane, il faut qu'il mime la structure familiale, voire qu'il dispense un enseignement domestique sinon ménager, pour qu'il retrouve partiellement grâce aux yeux de l'opinion. Et surtout, il faut que l'éducatrice se transforme en mère pour qu'on la juge digne de lui confier ses filles.

Les filles ne sont donc pas comme on a pu le croire les exclues de l'éducation et le retard apporté à leur scolarisation repose moins sur un mépris infligé à leur sexe que sur le respect de ses valeurs propres. Toute fille qui va à l'école est littéralement acculturée, et comme dans toutes les acculturations, la mutation n'est pas immédiate. Avant d'exister par lui-même, l'acculturé imite; avant de

digérer la culture officielle, la femme passe par la caricature de la femme savante, femme insupportable aux hommes dont elle copie les traits, mais surtout insupportable aux femmes qui voient en elle la trahison des valeurs purement féminines. Aussi dans le cas des filles, est-il moins important de soulever le problème de l'existence d'une instruction séparée de l'éducation que de se demander si l'instruction, parce qu'elle appartient à un système de valeurs différent, n'est pas incompatible avec l'éducation. Le système du collège, et de façon moindre celui de l'école que le couvent se voit obligé d'imiter, en l'absence de toute autre structure, reposent sur un phénomène d'acculturation primaire et ancien, celui de la colonisation latine porteuse de valeurs héroïques, païennes et viriles du monde romain. Le latin reste encore au XVII^e siècle la source de toute culture aussi bien par la langue que par les archétypes culturels, ce qui ne va pas sans soulever des interrogations sur l'accession des femmes à la culture. Être cultivée, pour une femme du XVII^e siècle, c'est renoncer aux modèles fondamentaux de son sexe, et les Précieuses, qui se veulent cultivées, hésitent sur les moyens d'y parvenir, aussi bien en l'absence des outils nécessaires, et la langue n'est pas le moindre, que par rapport à une spécificité féminine qu'elles veulent sauvegarder. Cela les conduit à définir une autre culture au féminin aussi absconse et hermétique pour le monde masculin que l'est la culture héroïque et latine du monde masculin pour les femmes.

Aussi sans atteindre une position aussi extrême, les éducateurs auront-ils le soin de préciser le rapport et le lien entre l'instruction qu'ils proposent et l'éducation traditionnelle de la femme, éducation fondamentalement religieuse, domestique et éducatrice et pour les privilégiées, mondaine. La jeune fille apprendra dans le cadre d'un programme, pour son domestique, pour l'éducation de ses enfants ou pour tenir sa place dans le monde, ce à quoi, traditionnellement, on l'a toujours préparée. On s'étonne de l'étroitesse des objectifs : « lire et écrire correctement », « les quatre règles d'arithmétique », « les principales règles de la justice ¹⁴ » ; il faudrait s'étonner au contraire de l'ampleur de ce programme ou du moins que l'on ait pu traduire le savoir domestique dans le langage de l'école. L'instruction des filles ne fait que corroborer ce qu'elles savent d'instinct, ce qu'elles pratiquent, ce qu'on leur a déjà appris sous d'autres formes ou d'autres noms. L'instruction des filles ne sert qu'à renforcer abstraitement un savoir concret et semble finalement moins importante pour

elles que pour ceux qui peuvent alors contrôler en l'organisant le savoir des femmes.

Si l'instruction accompagne parfois la bonne éducation, elle n'y participe pas toujours. Il faut chercher ailleurs que dans la référence aux connaissances et l'aptitude au savoir, la valeur de l'éducation des femmes. Ce qui fait la bonne éducation, c'est moins l'hypertrophie du savoir que le parfait accomplissement de l'individu par rapport à sa situation, à son état dans le monde, et la mieux éduquée sera celle qui correspondra exactement à la situation qu'elle épouse, afin de participer corps et âme à son état et d'être comme une perle, parfaitement régulière. La meilleure éducation prend en compte l'ensemble de l'individu, à tous les instants, et lui confère unité et harmonie, chaque détail devant participer de la totalité et la totalité devant s'exprimer dans chaque détail. Tout est alors plus important que le savoir : la voix ou la démarche, le maintien ou la direction d'un regard qui place à chaque instant l'individu dans le corps social. Faut-il rappeler l'extrême sobriété de l'instruction des jeunes gens de la Grèce ancienne qui ne recevaient de leçons que de musique et de gymnastique. A leur exemple l'éducation des Demoiselles semble avoir été deux fois aristocratique, par le sexe et par l'état,

PREMIÈRE PARTIE

*En vertu
des grands principes*

LA PART LA PLUS AIMABLE DE L'HUMANITÉ

DE L'ÉTAT DE DEMOISELLE

La notion de Demoiselle est transcendante à l'histoire; elle appartient dans notre civilisation aux sociétés fortement hiérarchisées à vocation chrétienne, telles qu'elles ont existé en Europe et en France, du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle. La Demoiselle appartient à une élite qui pour se perpétuer reconnaît la valeur de ses filles, les protège, assure leur bonheur en ce monde et le salut de leur âme dans l'autre. Pourtant, il faut convenir que le souci de leur éducation, son application plus systématique ou plus étendue, est l'ambition de quelques siècles privilégiés. L'âge classique y fut le plus favorable. Ce premier état des Demoiselles, filles de la fine fleur de l'aristocratie, disparaît avec elle à la fin du XVIII^e, pour renaître presque aussitôt avec l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, ou le second Empire; il reste le modèle unique jusqu'à l'application des lois sur l'instruction publique, si favorables à tous et à toutes, qui le condamne à plus ou moins long terme, justement à cause de son universalité. « On va supprimer la jeune fille... » écrit-on dans *Le Gaulois* le 25 novembre 1880, à l'annonce des lois de Jules Ferry. La jeune fille... et la Demoiselle.

Les Demoiselles n'ont eu qu'à se donner la peine de naître. Leur sexe et leur état définissent leur monde. Elles n'y pourront rien changer; rien n'y sera retouché. D'abord, elles sont femmes, et quel que soit l'accueil réservé aux filles dans la société ou dans leurs familles – joie, indifférence ou colère –, elles sont destinées à être autrement, non point seulement par un vice de nature mais par une fonction différente, une destinée particulière dont la trace s'inscrit

dans l'histoire du monde. Définie par le projet chrétien et la pensée antique – sans cesse rappelés et sans cesse rapportés –, successivement réaffirmée dans sa différence par chaque siècle et par chaque esprit de ce siècle, la Demoiselle n'a pas à nier son essence, mais selon les modes à la regretter ou à s'en réjouir, la plupart du temps à la prendre pour ce qu'elle est, inévitable et inhérente à elle-même, à sa vie, à son destin.

Le monde est fait pour les hommes, ils y ont la primauté. Il faut que les Demoiselles y consentent. Il s'agit là d'un privilège bien périlleux, d'une destinée violente, d'un état souvent pénible et quoi qu'il en soit, d'un sort parfaitement étrange. Pourtant elles apprennent qu'elles ont leur place parmi les hommes, par rapport aux hommes, qu'elles sont la douceur de leur violence et la force de leur faiblesse. La différence n'agit pas comme une exclusion mais leur est présentée comme complémentaire et parfois, à condition qu'elles en remplissent tous les devoirs, comme cruciale. Elles sont alors détentrices du bonheur, gardiennes des vertus, protectrices des mœurs, et par la force des choses, maîtresses de ce monde dont les hommes sont les maîtres¹.

Les Demoiselles ne doivent pas conquérir le monde mais rester dans la position que la providence, dans son exquise bonté, leur a accordée. L'éducation de ces filles, dans ses principes et ses instruments, repose sur le souci de leur faire garder leur rang. La société, sans complaisance pour celles qui s'abaissent, est terrible pour celles qui s'élèvent. La situation de la Demoiselle est plus périlleuse qu'il n'y paraît dans un monde qui la provoque, elle lui impose sans arrêt, ainsi qu'à ceux qui l'entourent et la protègent, une vigilance sans défaut, un sens de l'équilibre absolu, une défense de chaque instant. En dehors de ceux qui touchent à sa nature et au salut de son âme, tous les dangers qui la menacent sont ceux qui inquiètent sa position. Son éducation comme son instruction ne serviront pas à favoriser une quelconque adaptation au monde ou un certain épanouissement de l'être, mais à la fixer dans sa position particulière, à part, sinon tout à fait en retrait de ce monde périlleux.

Les Demoiselles ont un état, elles sont instruites de ses devoirs et de ses droits. Mais contrairement à ce qui est généralement admis pour le sexe, cet état est à la fois glorieux et enviable. Avant que d'être elles-mêmes elles appartiennent à une famille, et le mérite de la naissance préexiste à tous les autres et les établit : « L'honnête fille

PAULE CONSTANT

Un monde à l'usage des Demoiselles

Comme elles sont à l'opposé de ce que notre siècle a voulu pour ses filles, on les a appelées «les oies blanches». Les jugeant du haut d'une culture qui se persuade d'avoir triomphé du passé en déliant les esprits et en délaçant les corps, on s'est moqué de leurs corsets, de leurs poupées, de leurs bonnes œuvres et de leur orthographe. Objets de nos apitoiements ou de nos révoltes, elles ont servi de repoussoir à nos modèles de vie, à nos principes éducatifs, à nos désirs de bonheur, à nos volontés de liberté, alors qu'elles subsistent en chacun de nous dans un rêve de perfection. Nous n'en finissons pas de les ressusciter sous des formes inattendues, des cérémonies démodées et ravissantes et jusqu'à l'avant-garde de nos ambitions féministes.

Princesses et grandes aristocrates, elles n'étaient pas toutes les femmes mais elles en furent le miroir, le modèle ou le mythe. Part la plus aimable et la plus aimée de l'humanité, elles furent élues pour être le reposoir des vertus de la féminité comme le garant des grandes valeurs féminines. A toutes les époques, elles bénéficièrent de soins et d'attentions infinies, elles reçurent les éducations les plus raffinées, elles acquièrent les connaissances et les talents les plus distingués. Leur destin occupa les esprits les plus éminents de leurs siècles. Elles furent les DEMOISELLES, et pour elles on refit le monde.

nrf



9 782070 708529



87-1

A 70852

ISBN 2-07-070852-7

125 FF tc